



CAIRN.INFO
Chercher, repérer, avancer.

ÉDITORIAL

Nos enfants sont en échec à l'école parce que nous ne savons plus les faire grandir

Anne Berlioz

Médecine & Hygiène | *Thérapie Familiale*

2009/3 - Vol. 30
pages 305 à 311

ISSN 0250-4952

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-therapie-familiale-2009-3-page-305.htm>

Pour citer cet article :

Berlioz Anne, « Éditorial » Nos enfants sont en échec à l'école parce que nous ne savons plus les faire grandir,
Thérapie Familiale, 2009/3 Vol. 30, p. 305-311. DOI : 10.3917/tf.093.0305

Distribution électronique Cairn.info pour Médecine & Hygiène.

© Médecine & Hygiène. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ÉDITORIAL

Nos enfants sont en échec à l'école parce que nous ne savons plus les faire grandir

Anne BERLIOZ¹

Si je prends la plume aujourd'hui, après plus de trente années d'expérience comme enseignante puis comme enseignante spécialisée, c'est pour attirer l'attention sur ce qui est aujourd'hui, à mon sens, la cause première de l'échec scolaire, à savoir **notre incapacité à faire grandir nos enfants**.

Un pourcentage (de plus en plus ?) important d'enfants sont en échec à l'école car l'éducation que nous leur donnons les maintient dans l'immaturité. Une des conséquences majeures est qu'ils s'avèrent incapables de répondre à la demande sociale et culturelle de l'école. Car pour réussir scolairement deux conditions sont primordiales :

- avoir un certain degré d'autonomie personnelle dans la vie de tous les jours (savoir s'occuper de soi et de ses affaires... donc de ses apprentissages) ;
- avoir construit une représentation mentale de l'adulte comme quelqu'un de plus savant que vous et en droit et en capacité de vous instruire. Or les enfants en échec ne remplissent pas ces conditions : ce sont des enfants immatures, **inconstruits** (Berlioz, non paru) que nous envoyons à l'école, incapables de faire face aux demandes et aux efforts, même mesurés, que celle-ci exige.

Enfants esclaves du plaisir immédiat

L'enfant à la naissance se croit non seulement le centre du monde, mais le monde tout entier (Skinner, 1987). Le travail des parents consiste alors à lui faire parcourir un chemin qui lui permettra d'abandonner ces sentiments d'omnipotence et de toute-puissance et qui, étape par étape, le conduira à maturité, c'est-à-dire à l'état d'adulte autonome et responsable, bref, de citoyen accompli.

Le guider sur ce chemin consiste à lui apprendre à renoncer au plaisir immédiat et à le confronter au principe de réalité. Or ici se situe notre faillite : devant

¹ Institutrice spécialisée G (rééducatrice), Ecole élémentaire Joliot-Curie, Saint-Martin-d'Hères.

la souffrance présumée que l'enfant ressentirait à cette déprivation de plaisir et de bien-être, nous sommes incapables d'assumer notre rôle et nous l'abandonnons à l'infantilité. Par notre difficulté à lui refuser un quelconque plaisir et par notre désir de le protéger des rigueurs de la réalité, nous le maintenons dans une immaturité qui le rend inapte aux apprentissages et à la vie en société.

Notre attitude, sous prétexte de favoriser son épanouissement, ne lui permet donc pas de franchir les étapes naturelles vers la maturation et rend quasi impossible la mise en place des mécanismes de sublimation, mécanismes qui sont la voie royale vers les apprentissages et la culture (Dolto, 1984).

Persistance néfaste de plaisirs d'un âge révolu

Si nos réponses correspondent à la demande de nos enfants, elles ne sont plus en phase avec leurs besoins.

Prenons l'exemple du biberon : un enfant a besoin du biberon pour se nourrir au plus tard jusqu'à deux ans. Vers trois ou quatre ans, ce mode d'ingestion du petit-déjeuner peut être plus pratique pour ses parents ; mais quand le plaisir du biberon est laissé au-delà...

Un enfant qui boit encore le biberon en C.P. n'apprendra pas – ou mal – à lire (Berlioz, 2008). En revanche, dès qu'il l'abandonne, il progresse en lecture...

De nombreux autres plaisirs inadaptés à l'âge persistent : chaque classe de Cours Préparatoire (6 ans) compte, selon mes observations, outre trois enfants qui ont encore un biberon, un qui porte encore des couches la nuit, trois qui dorment dans le lit de papa et maman, un ou deux qui sont nourris à la cuillère... Et je ne parle pas des enfants que leurs parents endorment comme cette maman/doudou dont la fille avait besoin de tenir l'oreille pour s'endormir.

La persistance de ces plaisirs retarde nos enfants dans leur développement et leur maturation. Or, un retard de plus d'un an entre le moment où un enfant est capable de faire une action concernant son autonomie et le moment où il en est responsable a des conséquences négatives sur ses résultats scolaires (Berlioz, 2008). Ces conséquences s'aggravent mêmes avec les années :

- Un enfant de neuf ans qui s'endort dans le lit de ses parents, outre ses difficultés en lecture, peut ne pas apprendre à compter. L'élève dont je parle n'a pas pu construire la numération et a été orienté en SEGPA. Il est aujourd'hui encore incapable de faire une addition à plus de deux chiffres.
- Un enfant que l'on continue à aider à s'habiller en CE1 (huit/neuf ans) – pas le temps de le laisser faire : il est trop lent ou il n'a pas envie – devient le souffredouleur de ses camarades tellement son image de lui-même est dégradée. Or les enfants commencent à s'habiller seuls en moyenne section (quatre ans) et sont aptes à le faire tous les jours dès la grande section (cinq ans). Cet enfant le sait bien et la conscience de son incapacité, non seulement ne l'aide pas à se construire, mais l'en empêche...

Qui a le pouvoir ?

Les exemples précédents relèvent de l'autonomie mais une autre question se joue à l'école, celles des positions respectives de l'adulte et de l'enfant, en bref: « qui commande ? ». Les relations entre parents et enfant déterminent ces positions ainsi que le crédit que l'enfant accorde aux adultes :

- qui, aux yeux de l'enfant, a la connaissance ?
- qui a le pouvoir ?

Un enfant qui conteste la moindre décision des adultes, qui s'oppose, qui fait des caprices, considère qu'il détient la vérité et doit donc détenir le pouvoir. Il n'apprendra donc pas ou mal à l'école car, pour apprendre, il est indispensable d'avoir accepté d'être encore petit et de ne pas savoir – contrairement à l'adulte qui sait et qui a raison. Les enfants qui nous entourent ne sont plus capables de cette humilité. Nous ne la leur avons en effet pas enseignée car nous avons déserté cette place d'adulte (au profit de celle de parent ?).

La capacité d'obéir – j'emploie à dessein ce mot qui a longtemps sonné comme un « gros mot » – est aussi mise à mal. Celle-ci conditionne en effet la capacité de l'enfant à écouter et donc sa capacité à apprendre.

Je ne compte plus le nombre de parents :

- qui n'arrivent pas à répondre au téléphone parce que leurs enfants ne les laissent pas tranquilles même à ce moment-là ;
- qui ont définitivement cessé de faire les courses avec leurs rejetons car ces derniers rendaient ce moment insupportable ;
- qui ont cessé de sortir (restaurants, amis,...) car leur enfant est... « insortable » ;
- qui sont en but à la mauvaise humeur, aux récriminations incessantes et parfois aux insultes de leur rejeton, qu'il ait trois, cinq ou dix ans ;
- et je ne parle pas de tous ceux dont le quotidien est devenu un enfer car obtenir la moindre chose nécessite une bataille sans merci et de tous les instants.

Comment ces enfants, encore englués dans la toute-puissance infantile, pourraient-ils passer sous les fourches caudines de la culture et des apprentissages ? Apprentissages qui demandent, non pas de maîtriser l'art de la négociation – art dans lequel ils sont devenus experts (Cédelle, 2003) – mais un minimum de rigueur, d'humilité et d'efforts tandis que toute leur vie est consacrée à rechercher plus de plaisir et à se répandre en récriminations, menaces ou injures quand ils en sont privés. Pour eux le plaisir, comme le pouvoir de décider ce qui leur plaît, sont des droits imprescriptibles. Ils considèrent d'ailleurs que les en frustrer relève du sadisme et est le fait de mauvais parents. Le problème est que leurs parents pensent de même...

J'ai parfaitement conscience que mes propos n'ont rien d'original :

- cette cause d'échec a existé de tout temps ;

- affirmer qu'un enfant que sa maman douche encore à l'âge de douze ans connaîtra des difficultés scolaires relève du bon sens.

Mais si j'enfonce des portes ouvertes, sachez que je me sens souvent très seule à franchir ces portes à une époque où l'échec scolaire est la plupart du temps imputé aux traumatismes divers auxquels l'enfant serait soumis, à l'incurie de l'école (les maîtres, la didactique, les méthodes de lecture...) ou à l'impéritie de la société ou des institutions (Education nationale comprise). Loin de moi l'idée de nier l'impact, l'importance de ces facteurs, mais, à mon sens, leur action est aggravante et non pas constituante.

J'excepte ici le handicap culturel et social des «**Orphelins de la Culture**» (Berlioz, 2007).

Certaines familles n'ont pas les codes de l'école, ils n'ont pas le langage, pas la culture qui leur permettrait d'aider leur enfant. A l'opposé des *Héritiers* de Bourdieu (1964), ces enfants ne possèdent ni le mode d'emploi ni la culture nécessaire à l'école et leurs familles ne peuvent ni les aider ni les soutenir. De plus ces familles se débattent souvent avec des préoccupations plus vitales que la lecture du soir du petit dernier. Aussi est-il logique pour un enfant d'être en échec quand – en plus du handicap culturel – personne ne vous aide et ne vous demande de réussir. Surtout quand s'ajoutent les problèmes éducatifs dont j'ai parlé ci-avant...

Coupables mais pas responsables

Si nous, parents, sommes indéniablement coupables, nous ne faisons pourtant que mettre en application l'idéologie ambiante, qu'incarner l'image actuelle du «*bon parent*» qui se dévoue à ses enfants, les éveille, leur apporte connaissances et plaisirs, les protège, leur offre un maximum de choix de vie, d'activités, éloigne d'eux toute source de souffrance et de traumatisme. En bref, construit un nid chaud, confortable, idéal. Pourquoi voulez-vous que l'enfant continue son chemin alors qu'il y est si bien? Dans ce nid, il a tous les droits et ses parents ont tous les devoirs. D'où l'émergence du syndrome Tanguy² (Chatiliez, 2001)...

De plus, malheureusement, le problème ne se limite pas à l'école. Leur besoin de satisfaction immédiate risque de les inciter à se procurer ce qu'ils désirent par tous les moyens – même illégaux – car ils ne reconnaîtront pas plus l'autorité de la société qu'ils n'ont reconnue celle de leurs parents ou de leurs enseignants. D'où un important risque de transgression et de délinquance.

Comment en sommes-nous arrivés à cette impasse?

Bien que ces considérations dépassent mon domaine, je me permets d'avancer quelques hypothèses :

- le fait que l'enfant soit devenu une valeur refuge suite au délitement des autres valeurs ;

² Pardon à P. Jane, *et al.* (2007) pour cette analyse volontairement simpliste et provocatrice à propos d'une situation éminemment plus complexe.

- l'impact d'une certaine idéologie post-libertaire, héritage de mai 68 ;
- le poids de divers écrits psychanalytiques mal assimilés qui nous ont inculqué la hantise du traumatisme psychologique.

Le résultat de ces courants a été la primauté donnée à l'individu sur le groupe – et à l'enfant sur la famille – et la recherche, pour ne pas dire le culte, de l'épanouissement. Ils ont favorisé l'émergence d'une image idéale et consensuelle du parent, image qui baigne notre société. Et même si ce modèle est dommageable pour l'enfant, nous sommes tous soumis à ce diktat culturel.

Les parents, confrontés à l'échec de ces stratégies – puisqu'elles immobilisent l'enfant sur son chemin, bien loin de l'équilibre de la maturité –, se culpabilisent, cherchent l'erreur qu'ils ont faite. Et **les solutions qu'ils mettent en place sont d'en faire davantage** – plus de la même chose –, **renforçant le problème au lieu de le résoudre...**

Si j'affirme que les parents sont coupables mais non responsables, c'est qu'ils agissent de la sorte pour ce qu'ils imaginent être le bien de leur enfant. Et nous sommes tous, à mon sens, « perversis » à des degrés divers par cette idéologie.

Nos enfants ne sont pas heureux

Toute l'éducation que nous leur donnons vise leur bien et leur épanouissement mais nous pouvons constater que nous avons échoué : ils ne sont pas heureux... et nous non plus. Plus nous leur procurons de bien-être et de possibilité de décider, de choisir, plus ils en veulent ; cette spirale n'a pas de fin. Ils envahissent notre espace vital, nos pensées, ils nous absorbent, nous tyrannisent, nous réduisent en esclavage et font parfois de notre vie un enfer.

Alors quelle solution ?

La maturité d'un enfant est fonction de l'importance à la fois des soins qu'il reçoit de ses parents et de leurs exigences. Aussi ne nous voilons pas la face et mettons en conformité éducation et école :

- soit en minorant les demandes de l'école afin que les enfants actuels puissent les satisfaire ;
- soit en majorant nos demandes d'autonomie et de considération de l'adulte pour mettre les enfants en phase avec leur âge réel et avec les demandes de l'école.

Mais n'est-il pas trop tard ? Alors que je pensais le phénomène des « mutants » si bien décrit par J.-P. Gaillard (2007) réservé à des cas isolés et observables surtout à l'adolescence, je les vois aujourd'hui envahir en nombre les classes de Cours Préparatoire (6 ans). J'en veux pour exemple³ cette petite fille fluette, ni dans la provocation,

³ Cet exemple ne reflète que ma lecture de la notion de mutant.

ni dans le repli, qui regarde les adultes avec – comment dire ? – un regard d'entomologiste, sans colère ni agressivité, et qui saisit son cahier pour frapper l'adulte qui passe à sa portée... afin de voir ce qui se va passer. Pour elle, la notion même d'autorité n'a aucun sens et sa réponse à une démonstration de cette même autorité est de l'incompréhension et ...une curiosité amusée... Mais ce phénomène est encore très récent – dans les petites classes de mon secteur.

Je suis actuellement très pessimiste quant à nos capacités d'augmenter nos exigences car, lorsque l'on a grandi avec l'idée qu'il est interdit d'interdire, il est difficile de dire non et de frustrer son enfant sous prétexte qu'ainsi nous l'aidons à se construire alors que la société et surtout les médias valorisent l'attitude inverse...

C'est ici que se place mon travail d'enseignante spécialisée (rééducatrice), comme celui du psychologue scolaire : aider les familles afin qu'elles permettent à l'enfant de reprendre le cours, un moment interrompu, de son développement. Si mes collègues du RASED et moi-même accompagnons les enfants dans cette remise en marche vers l'intégration sociale et hors de l'échec scolaire, non seulement nous sommes loin d'être en nombre suffisant pour faire face aux besoins mais, depuis peu, nous sommes menacés de disparition⁴. C'est pourquoi j'en appelle aux responsables politiques afin qu'ils reconsidèrent cette décision qui relève d'une inconscience dramatique. Ils auront beau jeu de dire ensuite que l'école est incapable d'éradiquer l'échec scolaire alors qu'ils en suppriment les faibles moyens.

Nous pouvons noter qu'à l'heure actuelle une évolution s'amorce, évolution dont l'emblème est « Super Nanny »⁵. Mais est-ce vraiment une avancée que ce personnage incarne la solution pour restaurer l'autorité défunte des familles ?

Je conclurai par une question : où sont les philosophes et autres penseurs capables d'impulser une re-évolution culturelle, de promouvoir « éduquer », le « grandir » avant « l'épanouir » (le second étant une conséquence du premier) ? J'espère qu'ils sauront bientôt nous redonner le désir et la fierté d'aider nos enfants à terminer leur chemin vers la maturité, seule voie pour en faire des adultes autonomes et responsables, c'est-à-dire équilibrés et capables de prendre place au sein de la société.

Anne Berlioz
Ecole élémentaire Joliot-Curie,
16, avenue Jean Jaures
38400 Saint Martin d'Hères
France
anne.berlioz@ac-grenoble.fr

⁴ Il est prévu dans le budget 2009 de l'Education Nationale de supprimer dès septembre 2009 trois mille postes d'enseignants spécialisés sur les neuf mille existants. Solution pour restaurer l'autorité défunte des familles ?

⁵ Emission de télé réalité française.

BIBLIOGRAPHIE

1. Berlioz A. (2007): Pourquoi perdre l'échec scolaire ?, *Cahiers Pédagogiques*, n° 449.
2. Berlioz A. (2008): « Maman, aide-moi ! Je suis trop petit » ou les conséquences scolaires du manque d'autonomie, *Thérapie Familiale*, 29, 4, 477-491.
3. Berlioz A. (non paru): Les enfants inconstitués ou les parents otages de l'idéologie postlibérale.
4. Bourdieu P., Passeron J.-C. (1964): *Les héritiers: les étudiants et la culture*, Editions de Minuit, Paris.
5. Cédelle L. (2003): Négociant pour enseigner ? Moi, jamais, *Le Monde de l'Éducation*, (dossier De l'enfant-roi à l'élève-client), n° 317, septembre 2003.
6. Dolto F. (1984): *L'image inconsciente du corps*, Editions du Seuil, Paris.
7. Gaillard J.-P. (2007): Sur le façonnement psychosociétal en cours: enjeux psychothérapeutiques et éducatifs, *Thérapie familiale*, 28, 4, 349-367.
8. Jane P., Reynaert C., Jacques D., Tordeurs D. et Zdanowicz N. (2007): « Tanguy » revisité: de l'adolescence à l'ado-laisse sens – Petites réflexions à propos de l'autonomisation tardive de certains de nos jeunes gens, *Thérapie Familiale*, 29, 2, 167-180.
9. Skinner R., Cleese J. (1987): *La famille comment en échapper ?*, Eshel, Paris.